

Qui menace la liberté d'esprit aujourd'hui ?

Stéphane Toussaint, spécialiste reconnu de la Renaissance, nous offre une histoire de l'humanisme qui finit en tract syndical. Un éloge de la liberté hémiplogique.



CHRONIQUE

Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

On connaît tous la célèbre formule de M^{me} Roland, au pied de l'échafaud : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » On croit entendre aussitôt l'écho de celle de Saint-Just qui, justement, la condamne à la guillotine : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté ! » Et les plus vieux d'entre nous ont encore en souvenir les batailles homériques de leur jeunesse autour des libertés « formelles », et autres libertés « bourgeoises » dénoncées par les émules de Karl Marx. Pourtant, ces formules archi-rebattues ne seront pas dans ce livre consacré à la liberté, non seulement parce qu'elles sont devenues des quasi-lieux communs, mais surtout parce qu'elles n'auraient pas leur place. Stéphane Toussaint traite d'une liberté qui n'est ni la liberté de penser, ni la liberté d'agir, ni la liberté de choisir ses dirigeants. La liberté dont il parle n'est pas celle de M. Tout-le-Monde : la liberté de la liberté, la liberté spirituelle, la liberté réservée à un petit cénacle d'individus choisis au milieu de la pléiade : les intellectuels humanistes.

« Ceux qui savent sont libres. La liberté d'intelligence, première et ultime raison d'être des intellectuels que nous sommes. » Vous n'y êtes pas, moi non plus, circulez il n'y a rien à voir !

L'auteur est inconnu du grand public, et entend bien le rester. C'est un directeur de recherches au CNRS, ancien élève de Normale Sup, spécialiste reconnu de la Renaissance italienne et historien de

l'humanisme. Cela nous vaut les pages les plus brillantes de son livre, et les plus passionnantes, sur ces géants qui, tels Pic de la Mirandole, ont secoué bien avant les Lumières du XVIII^e siècle le joug intellectuel de l'Église et ont risqué leur vie pour cette noble émancipation. On notera au passage que Stéphane Toussaint sélectionne avec soin ses cibles : il ne nous laisse rien ignorer des méfaits liberticides de l'Église catholique romaine ; en revanche, quand il évoque « Servet brûlé vif et à petit feu », il ne nous précise pas ce fut par le protestant Calvin. Un hasard ? Alors le hasard fait bien les choses et se répète lorsque Toussaint arrive au XX^e siècle. L'humanisme devient sous sa

nouveau fascisme, le nouveau totalitarisme qui bride la liberté, la tyrannie des technocrates et leur logique de la rentabilité ! « L'impératif moral de l'intelligence se voit détrôné par l'impératif commercial », se plaint notre grand humaniste, qui se doute bien qu'on va regarder sa complainte d'un œil indifférent ou gouguenard : « Me reprochera-t-on la posture autoréférentielle du docte défenseur de ses privilèges dans un monde qui change ? L'objection reste assez prévisible. » Pour être prévisible, elle n'en est pas moins juste. L'élitisme arrogant finit en corporatisme mesquin.

On peut comprendre et défendre les impératifs du travail intellectuel, et de la sauvegarde des humanités, contre le rouleau compresseur des contraintes financières et de la concurrence mondiale entre universités. On fera cependant remarquer à notre auteur que les universités les plus libérales et les plus concurrentielles, les anglo-saxonnes, sont finalement celles qui défendent le mieux leurs départements des humanités. On est surtout frappé par notre auteur, tout à son combat légitime contre la pression technocratique, oubliée et négligée ce vent venu d'Amérique, celui du politiquement correct, des études de genre, ou encore décoloniales, qui répand dans les universités françaises cette nouvelle peste dogmatique qui enrégimente et endoctrine et menace les esprits rebelles. Comment notre normalien émérite peut-il englober tous les universitaires dans la catégorie prestigieuse des intellectuels ? Pourquoi cette démagogie et cet

aveuglement et cette soumission à la pression collective ? Comment fait-il semblant de ne pas s'apercevoir que les sciences humaines (la sociologie avant tout, mais aussi l'histoire) sont soumise depuis des décennies à la pression tyrannique du politiquement correct et des idéologies « inclusives » et ne sont plus du tout l'antre de la liberté et des humanités ? Comment ne voit-il pas la baisse du niveau intellectuel - des élèves mais aussi des profs et des chercheurs - qui a accompagné la massification de l'université ?

On devine à certaines réflexions parsemées ici ou là que Stéphane Toussaint n'est pas insensible à ces questions. Son angoisse sincère devant « le monde sans livres (qui) semble émerger (...) » indique qu'il sort parfois de sa tour d'ivoire ; son agacement devant le progressisme moderniste de ceux qui veulent reconstruire Notre-Dame « plus belle » montre qu'il n'est pas dupe de l'idéologie progressiste qui règne dans son milieu social : « Les prédictions futuristes se laissent souvent prendre en flagrant délit en religion du progrès. Aussitôt l'irrationnel reprend ses droits sous le masque du progressisme. C'est pourquoi, redoutons ceux qui, tout en se réputant humanistes, méprisent le passé. »

Reste un ouvrage entre deux eaux, entre travail savant et tract syndical, entre progressisme antifasciste facile et réaction antimanageriale encore plus facile, entre fausse rébellion contre les méchants qui ne menacent plus depuis 1945 et vraie soumission aux méchants qui sèment la terreur ici et maintenant. Bref, un livre d'intellectuel d'aujourd'hui qui aimerait bien être digne des géants de cette Renaissance italienne qu'il connaît si bien, mais qui doit encore faire beaucoup d'efforts pour être à la hauteur de leur héritage. ■

L'auteur fait semblant de ne pas s'apercevoir que les sciences humaines sont soumises depuis des décennies à la pression tyrannique du politiquement correct et ne sont plus du tout l'antre de la liberté et des humanités

plume la seule arme pour s'opposer au nazisme et au fascisme, monstruosité du XX^e siècle, mais il n'évoque à aucun moment la lutte contre le communisme. Soljenitsyne n'est donc pas un humaniste et n'a pas lutté pour la liberté.

Que veut nous démontrer Toussaint ? Sa seconde partie éclaire la première. Le rappel des hauts faits d'armes de Pic de la Mirandole et de ses acolytes contre l'Église catholique légitime le combat des nouveaux humanistes contre la dictature de l'église des managers et des technocrates qui osent exiger des chercheurs qu'ils délivrent aussi un enseignement dans les universités qui les rémunèrent. Voilà le

plus concurrentielles, les anglo-saxonnes, sont finalement celles qui défendent le mieux leurs départements des humanités. On est surtout frappé par notre auteur, tout à son combat légitime contre la pression technocratique, oubliée et négligée ce vent venu d'Amérique, celui du politiquement correct, des études de genre, ou encore décoloniales, qui répand dans les universités françaises cette nouvelle peste dogmatique qui enrégimente et endoctrine et menace les esprits rebelles. Comment notre normalien émérite peut-il englober tous les universitaires dans la catégorie prestigieuse des intellectuels ? Pourquoi cette démagogie et cet

L'avenir du crime est sur les mers



TÊTE À TÊTE

Charles Jalgu
cjalgu@lefigaro.fr

Les journalistes ont de moins en moins les moyens de se déplacer longtemps et loin. Une certaine culture du grand large se perd, et le constater n'est pas céder à une complaisante nostalgie corporatiste. Ian Urbina a eu la chance d'échapper à cela. Le cheveu grisonnant et la peau mate, ce quadra de haute taille n'est pas un fort en gueule bardé d'indignation bruyante, mais plutôt un doux et un tenace qui se place dans le sillage du reportage à l'ancienne. Sa remarquable enquête sur les hors-la-loi de la haute mer est le résultat de deux ans de reportages publiés dans le *New York Times*, puis de deux ans supplémentaires au cours desquels il s'est mis en congé de son journal et a financé ses investigations avec l'avance de son éditeur. La liste des remerciements indiqués en postface montre qu'il n'y a pas de hasard : les grandes enquêtes sont le fruit d'un collectif déterminé à les faire et déterminé à attendre le temps qu'il faut. Car il en faut pour rejoindre les bateaux en Asie ou en Afrique et, une fois embarqué, rester en mer pour de longues périodes indéterminées.

Pour faire cette enquête, Urbina a côtoyé les écologistes désireux d'en découdre, tel Sea Shepherd et Greenpeace, les avocats et les enquêteurs, mais il a conservé une distance et n'hésite pas aussi à décrire leurs travers. « Ils ont souvent une vision simpliste de ce qui motive leurs "ennemis", et ils sont tellement centrés sur les dégâts causés à la nature qu'ils en oublient les hommes », nous explique-t-il, en notant aussi que « les défenseurs des droits de l'homme qui s'intéressent à la maltraitance des marins ont le défaut symétrique ». C'est la force de ce livre de raconter aussi bien les déprédations de la faune marine que de restituer l'odyssée misérable des esclaves philippins, thaïlandais ou coréens, sur l'immensité liquide. « Il n'y a pas de Casques bleus en mer », résume Urbina quand nous l'interrogeons à Paris. Et pourtant, 87% du transport de marchandises dans le monde est assuré par les mers. Or il y règne souvent la loi du plus fort, et du plus malhonnête. Si jamais le terme de « capitalisme sauvage », toujours employé à tort et à travers, a eu un sens, c'est bien au large des eaux internationales, où aucune police des mers n'a le temps ni l'argent de faire respecter les quotas de pêche ou les conditions de vie décentes pour les marins.

Ces histoires se lisent comme un roman noir, et on en ressort drogué d'embruns, de tempêtes, de frimas et de visions d'horreurs dans les bleuités dématées. L'océan n'est pacifique nulle part. La Chine, la Corée du Sud, Taïwan,

mais aussi d'innombrables équipages sous pavillon de complaisance, du Nigeria à la Somalie, la Mongolie ou le Togo, accomplissent le pire à tous moments. C'est le règne des capitaines violents et cupides, des sociétés écrans derrière lesquelles se cachent les « exploités » des travailleurs de la mer. « J'essaie de garder mes distances avec les acteurs de ces histoires, et j'essaie même de comprendre les motifs qui poussent par exemple les Japonais à chasser les baleines, dans des eaux internationales, nous dit-il. Mais, face à certains comportements, je ne veux pas dire que tout se vaut. »

Les pays développés sont moins ciblés, mais ils ont droit, eux aussi, à leur comptant, notamment dans le chapitre sur les croisières géantes. Ces bateaux aux quatre mille passagers dont les égouts et le fuel s'évident impunément. « L'industrie de la croisière géante est l'une des plus bizarres créations de la société moderne, fait-il observer. Tout est organisé autour de la vie à bord, comme dans une ville, et la mer n'est qu'un décor. » Au total, le journaliste justicier est d'abord un journaliste écrivain. Car il vaut mieux, pour regarder cette humanité à l'œuvre dans les yeux, un journaliste qui s'inspire de Conrad écrivant *Typhon* qu'un activiste qui nous récite son couplet militant.

Mais il est indéniable que ces « crimes sans effusion de sang » ont du mal à faire les grands titres de la presse mondiale, car il est dur de s'intéresser à ce qu'on ne voit jamais. On ne les voit jamais, et même les gouvernements ignorent l'essentiel des richesses de leurs eaux territoriales. L'Administration Obama s'en étant avisée, elle avait provisionné un budget pour cartographier l'ensemble des fonds marins de ses eaux territoriales. Mais tout a été annulé par son successeur. Bien sûr, la France, deuxième nation maritime par la taille de ses eaux territoriales, regarde elle aussi cette nouvelle frontière comme une noule un conteau

qu'on lit avec avidité dans ces reportages qui couvrent une très grande variété d'activités - des IVG en haute mer à la reconversion des plateformes pétrolières en stations touristiques. Mais les plus saisissants restent les récits de pêche illégale. Plus de 56 millions d'hommes travaillent sur des chalutiers. « Le commerce illicite des produits de la mer est mondialement prospère, avec un chiffre d'affaires annuel de 156 milliards de dollars » ; or les progrès techniques divers permettent une pêche redoutablement efficace. L'histoire du *Thunder* se lit d'une traite. Ce chalutier pirate et pêcheur des « loups de mer chiliens » très riches en oméga 3 lâche son filet de 11 km de long dans l'océan austral. Poursuivi par Interpol, il est surtout traqué par les équipages de l'association Sea Shepherd, dont le fondateur, Paul Watson, était connu pour ses méthodes de guérilla ; « il faut un pirate pour attraper un pirate » est sa devise. « La deuxième génération a compris qu'il fallait changer d'image, et ils agissent en s'associant aux autorités internationales et même avec d'autres sociétés de pêche qui respectent les règles », note Urbina. À lire ce récit d'une traque entre les icebergs, on comprend que Leonardo DiCaprio et Netflix en aient acheté les droits.

À la fin du livre, l'auteur propose différentes solutions pour mieux surveiller les océans, la plus sûre étant de baisser la consommation de poissons, et notamment le thon, le saumon et les crevettes. Mais parfois la mer n'attend pas la justice des hommes. Urbina a appris récemment que les pêcheurs de loups de mer ont été repérés par les baleines qui les suivent à la trace et détruisent leurs filets pour se repaître de cette pêche facile. Elles se jettent jusqu'au pont et plusieurs marins ont failli y perdre leurs bras. La vengeance est un plat qu'on dégoûte glacé dans les eaux du pôle Sud. ■

La cupidité sur les océans n'a pas de limites. Les reportages du journaliste Ian Urbina dévoilent un monde largement ignoré du lecteur installé sur la terre ferme. Un monde d'esclaves et de hors-la-loi.

Malgré toute sa beauté époustouflante, l'océan est aussi un lieu abritant de sombres inhumanités

